



Cercle *ROYAN*

Oui je sais que vous êtes là avant même de distinguer vos deux silhouettes ramassées dans la pénombre que vous êtes là à m'attendre certains que je rentrerai et ne pourrai cette fois vous échapper...

Marie NDIAYE,
ROYAN La Professeure de français
CERCLE DE LECTURE à l'Espace Cardin,
Petite salle, 17h30 - 19h30, vend. 14 janvier.

MISE EN SCÈNE DE FRÉDÉRIC BÉLIER-GARCIA

AVEC NICOLE GARCIA

EXTRAITS ET DOCUMENTS

1. Solitude du monorécit chez Marie NDiaye

Royan, la professeure de français
(Gallimard, 2020)

Extraits

Entrée dans l'écriture

1.

J'étais Oran comme j'étais Gabrielle c'est mon prénom
indissociable d'Oran comme je l'étais de Gabrielle
p. 43

2.

Et que je pouvais-je moi contre la férocité des autres d'élèves bien décidés à faire de Daniella
l'exutoire par où se déversait leur passion de la cruauté

*que pouvais-je contre ma propre tentation de les laisser se repaître de la chair toute neuve de Daniella –ci ainsi je
m'assurer de leur indifférence pour mon vieux corps tant et tant malmené*

En aucune façon je ne pouvais lier mon sort à celui de Daniella lier mon corps méticuleusement
façonné à celui sauvage de Daniella
p. 54

3.

Oui je sais que vous êtes là avant même de distinguer vos deux silhouettes ramassées dans
la pénombre

que vous êtes là à m'attendre certains que je rentrerai et ne pourrai cette fois vous échapper
je le sais à l'odeur acide et forte qu'exhalent malgré vous et sans que probablement vous
puissiez la sentir vos deux corps tout imprégnés de désespoir et d'entêtement et de croyance butée
dans le bien-fondé de leur mission

vos corps compacts unis semblant n'être qu'un
envers lesquels j'ai toujours éprouvé pour cette raison une très légère très vague répugnance
je sais que vous êtes là tout proches

et mes jambes se font lourdes et mes pieds avides de se transformer en petits sabots pour
galoper longtemps

mes pieds sont pesants sur les marches mes narines frémissent humant l'air différent
je voudrais fuir d'un bond acquiescer à ma peur et cavalier vers la lande pelage ruisselant
front glacé œil éperdu

affranchie néanmoins enfin libre et sans devoir
à jamais loin des effluves âcres de votre malheur

Je sais que vous êtes là je sais aussi que vous n'avez pas encore conscience de ma présence
car l'attente vous a ensommeillés engourdis et que la certitude de votre droit à faire de moi ce que
vous voulez vous rend peu sensibles aux frémissements de l'air

à la faible rumeur d'un autre souffle dans la cage d'escalier
au hurlement muet mais vibrant de ma profonde de mon irrévocable réticence

Oh je ne veux pas vous voir je ne veux pas vous parler je ne veux pas vous connaître

Je voudrais que vous soyez morts emportés par votre douleur bien proprement sans souffrir

Mourez ! Disparaissez !

Sortez de ma vie par la porte d'honneur la grande porte d'or au-delà de laquelle le ciel compatissant vous enveloppera vous reconfortera et vous serez glorifiés tandis que je demeurerai vivante inconsolée chargée du poids de mes fautes multiples

mais vivante et délivrée de vous de votre acharnement de l'impudeur de votre désolation !
P. 11-13 (début du monologue)

4.

On ne peut pas se prétendre à dix-sept ans indifférente au désir sans que sa propre considération n'en souffre

Et Daniella

oui

Elle s'était fabriqué un visage une allure un maintien pour lesquels elle ne ressentait véritablement que de l'horreur j'en suis convaincue

Que pensiez-vous le matin en la voyant partir au lycée dans cet éternel cet affreux sarouel verdâtre – et... et... cheveux en tortillons peau luisante lèvres desséchées lunettes métalliques aux verres gras oh comme je vous haïssais vous parents de Daniella qui sembliez donner à une telle mascarade votre assentiment d'éducateurs tolérants

mais je ne suis pas cool non jamais cool au grand jamais
chère Daniella bénie sois-tu où que tu es en cet instant

Voilà ce que je vous demande (*mon cœur s'emporte mon souffle aussi... plus court plus sonore n'entendez-vous rien ?*) : quel aurait été pensez-vous mon propre sort si à dix-sept ans j'étais allée au lycée vêtue de telle manière que toute conscience de ma dignité en aurait été pulvérisée

si la furie tapie dans mon cœur m'avait fait choisir de me montrer aux autres paradoxalement comme celle que je redoutais d'être
bizarre suspecte et dépenaillée ?

Ma furie s'est tenue tranquille

Que croyez-vous donc ?

Je me serais jetée par la fenêtre moi aussi

Grâce à ma fermeté ma furie s'est tenue tranquille

Ma furie grâce à ma volonté s'est...

JE NE DOIS PAS RÉPÉTER

Je dois respirer longuement je ne dois pas répéter

Ma furie s'est tenue tranquille

Je ne dois pas non plus répéter que je ne dois pas répéter car c'est tricher c'est encore une malice de la furie qui tente par tout moyen de contourner les intentions de ma raison pour me contraindre de répéter la phrase même qui m'interdit de le faire de répéter répéter répéter au risque de devenir folle

Au lycée de Marseille où j'ai débarqué à dix-sept ans je ne me suis présentée ni telle que j'étais ni telle que je rêvais d'être mais telle qu'il fallait que je sois pour être estimée

La vraie jeune fille
celle qui arrivait d'Oran découvrait la France
allait par les rues dans un état de stupeur d'effarement et d'anxiété
aussi le corps ravagé de mélancolie et se sentant en tous points inférieure à chacun

Mais rien de cela ne devait se dire

Quant à la jeune fille rêvée par elle-même oh elle n'était que puissance cruelle et vindicative

Je me voyais moi moi moi considérable et semant crainte et respect
Gigantesque l'ombre de mon corps très imparfait enténébrait la ville entière car je flottais je régnaï au-dessus d'elle et distinguais chaque ruelle chaque maison chaque chambre chaque lit et tous les cerveaux alors je dispensais bienfaits ou misère selon mon caprice
Mais cela non plus ne devait se dire

Le visage que j'offrais à la critique : celui de la pureté comment dire... avertie
traits limpides, peau nette légèrement hâlée le regard brun qui semble clair car discret cordial
prompt au changement selon qui juge ou compte
et mes hanches fines mes poignets mobiles mes genoux petits et candides
jusqu'à ma voix que je faisais timide et sérieuse

Arrête de gueuler ! me disait maman quand nous avions certaines disputes très passionnées

Eh bien au lycée je ne gueulais pas pensez-vous que j'aurais pu comme le faisait parfois Daniella (*protester revendiquer s'indigner des tourments qu'elle subissait*) et devenir une fille appréciée jamais jamais moquée même invitée de temps en temps chez celles qui gouvernaient notre petit monde ?

Si j'avais gueulé j'aurais fini moi aussi par me jeter du troisième étage

À quoi ça sert ?

Vous êtes fiers d'elle dans votre détresse ?

Bénie bénie sois-tu Daniella où que s'exerce ton ironie en cet instant bénie sois-tu

P. 28-32

Présentation de *Royan, la professeure de français*, par l'auteur

(extrait du dossier pédagogique constitué par le Théâtre de la Ville)

C'est une belle fin d'après-midi, un après-midi de printemps à Royan, et une femme rentre chez elle dans la lumière dorée du boulevard. Elle arrive du lycée où elle enseigne le français.

Elle commence à monter l'escalier pour rejoindre son appartement quand elle s'arrête soudain : elle a entendu, perçu plutôt, les signes infimes de la présence d'un couple sur son palier, un étage plus haut. Elle distingue le bruit de leur respiration, sent leur présence et, bien qu'ils ne parlent pas, elle les reconnaît, elle sait sans doute possible qui sont ces gens.

Elle reste immobile, figée dans son mouvement, dans son intention de regagner paisiblement son appartement. Elle comprend qu'elle ne peut pas rentrer tant que ce couple est là, à l'attendre. Car elle a tout fait, jusqu'à présent, pour éviter de les rencontrer. Ils lui tendent un piège en osant venir jusque chez elle, piège dans lequel elle est résolue à ne pas tomber, quitte à errer la nuit entière dans Royan ou à demeurer, même, clouée sur les premières marches de l'escalier, pétrifiée à la fois par sa détermination de ne pas affronter ces intrus et par le flux de ses réminiscences, visions, hantises.

Le monologue de cette femme se déroule durant ce moment – dans cet espace de temps qui s'étire, cesse d'être mesurable ou perceptible pour elle. Elle s'adresse aux deux êtres qui sont là-haut, un homme et une femme : ils sont les parents d'une de ses élèves, Daniella, qui s'est jetée par la fenêtre un mois auparavant, qui en est morte. Les parents veulent désespérément une explication, des raisons, un sens au suicide de leur fille. Elle, la professeure, estime qu'elle n'a rien à leur dire.

Néanmoins elle leur parle de Daniella telle qu'elle l'a connue et beaucoup aimée et, plus encore, d'elle-même, née et élevée à Oran. Elle raconte ou, plutôt, tente de reconstituer ce qui l'a conduite d'Oran à Royan et pourquoi elle refuse d'endosser la moindre responsabilité dans la mort de Daniella même si, d'une certaine façon, elle s'est toujours vue, reconnue en cette élève. Ce faisant, presque à son corps défendant, c'est une Déploration de Daniella qu'elle invente, une sorte de prière profane pour que cette jeune fille, où qu'elle soit, trouve enfin la paix.

Marie NDiaye

ROYAN, LA PROFESSEURE DE FRANCAIS

DE MARIE NDIAYE

MISE EN SCÈNE FRÉDÉRIC BÉLIER-GARCIA

DÉCOR JACQUES GABEL

LUMIÈRES DOMINIQUE BRUGUIÈRE

ASSISTÉE DE PIERRE GAILLARDOT

SON SÉBASTIEN TROUVÉ

COLLABORATION ARTISTIQUE CAROLINE GONCE, SANDRA CHOQUET

VIDÉO PIERRE NOUVEL

AVEC NICOLE GARCIA

PRODUCTION Les Visiteurs du soir.

COPRODUCTION Festival d'Avignon – Compagnie Ariètis 2 –

Théâtre national de Nice, CDN Nice-Côte d'Azur – La Criée, Théâtre national de Marseille – Espace Jean Legendre, Théâtre de Compiègne – Théâtre de la Ville-Paris – La Comète, scène nationale de Châlons-en-Champagne, La Maison, Nevers, scène conventionnée Arts en territoires en préfiguration. Soutien à la résidence La Ferme du Buisson-scène nationale de Marne-la-Vallée.

Hilda

(extrait)

Mme Lemarchand : Hilda devrait avoir honte. Je ne suis que sa maîtresse, pas son bourreau. Et je veux faire monter Hilda jusqu'à moi. Merci bien. Je ne mérite pas ça. Franck, est-ce qu'une dame de mon espèce ne mérite pas plus d'égards ?

Franck : Je ne sais pas.

Mme Lemarchand : Hilda manque de respect humain, elle se déshonore et se rabaisse. Pourquoi ne veut-elle pas s'asseoir et bavarder ? Elle aime mieux être une bête et travailler sans lever le nez, pour avoir plus vite terminé. Hilda n'a pas d'amour pour mes enfants.

Franck : Oui. Peut-être. De l'amour ?

Mme Lemarchand : Je veux une servante qui aime mes enfants comme les siens. Voilà en quoi je suis grande, Franck, car certaines dames de notre petite ville estiment trop peu leur femme de corvée pour supporter même l'idée que celle-ci s'attache à leurs enfants. Ces dames de notre petite ville, Franck, placent leurs enfants, sur l'échelle de la valeur humaine, si loin au-dessus de la bonne, qu'un simple baiser de la bonne au front de ces enfants purs les irrite et les dégoûte. N'embrassez pas mes enfants, disent ces dames à la bonne, et ne les touchez qu'en cas de nécessité. Est-ce de cette façon que veut être traitée Hilda ? Tout au contraire, Franck, moi, tout au contraire de ces dames qui lisent *Le Figaro*, j'attendais d'Hilda qu'elle câline mes enfants, qu'elle les prenne dans ses bras, qu'elle s'allonge auprès du petit pour l'aider à s'endormir, j'attendais d'Hilda qu'elle ne recule pas pour me tendre une main glacée lorsque, le matin, je veux l'accueillir par une bise sur chaque joue. Pourquoi Hilda éprouve-t-elle une si grande répugnance de notre peau et de notre chair, Franck ? Pour qui Hilda se prend-t-elle, enfin ? J'aime Hilda, Franck, mais Hilda n'est, après tout, qu'une domestique. Hilda n'a ni instruction ni éducation. Comment Hilda peut-elle me regarder de haut ?

Franck : Comment ? Je n'en sais rien.

Mme Lemarchand : Je suis un être humain, sensible, comme Hilda. Voilà comment je veux juger Hilda, ma servante. Nous sommes semblables, elle et moi. Elle me doit de l'attention et de la bonté. Je ne suis pas son négrier, je ne fouette pas Hilda, je ne l'injurie pas, et je tâche de l'aimer et de lui parler. Je lui donne cinquante francs de l'heure. Comptez, Franck, n'ayez pas peur de me froisser. Deux mille francs. C'est beaucoup d'argent, comme ça, en liquide.

Franck : Hilda est fatiguée.

Mme Lemarchand : Je pouvais prendre une étrangère, une de ses femmes qui redoutent toujours de tomber dans l'illégalité ou qui le sont et qui sont prêtes à tout pour qu'on les garde et qu'on les protège. Elles travaillent bien, comme des juments. Elles sont gentilles avec les enfants, Franck, ces femmes terrorisées par l'éventualité de quitter la France. Elles sont nombreuses dans notre petite ville, et les dames qui lisent *Le Figaro* le savent bien. On les paye ce qu'on veut, ces femmes sont contentes et nous remercient. Et savez-vous, Franck, que certaines dames n'emploient ces étrangères effrayées et complaisantes que pour les fourrer dans le lit d'un mari dont elles sont lassées, sachant, précisément, que ces juments sont prêtes à tout pour qu'on ne les renvoie pas ? Alors ? Je pouvais, de nouveau, m'offrir une étrangère, faire d'elle ce que je voulais, passer mes humeurs et mes caprices sur sa brave échine servile : mais j'ai choisi Hilda et je fais des efforts pour rémunérer Hilda grassement. Cette correction me coûte, Franck, vous devez le savoir. Alors voilà : je veux, Franck, je veux que vous fassiez en sorte qu'Hilda se plie à ma sympathie.

Franck : Hilda est fatiguée.

Mme Lemarchand : Ah ?

Franck : Hilda s'en va tôt et rentre tard.

Mme Lemarchand : Dans ce métier, Franck, il est impossible d'interrompre brutalement ce qu'on est en train de faire parce que l'heure sonne. Hilda le sait bien.

(...)

Trois Femmes puissantes

III

(extrait)

1.

Elle devait se rappeler, sans amertume, avec une sèche tristesse, les attentions que Lamine avait eues à son égard.

Tout cela, elle se le rappellerait sans jamais penser néanmoins qu'il avait cherché à la tromper, et cette tristesse distante qu'elle éprouverait en resongeant à l'inquiétude qu'il avait eue pour elle le concernerait lui bien plus qu'elle — c'est la destinée du garçon qui l'affecterait jusqu'à tirer de ses yeux deux larmes parcimonieuses et froides, tandis qu'elle jugerait de son propre sort avec neutralité, presque détachement, comme si, elle, Khady Demba, n'ayant jamais misé sur la vie la même somme d'espoir que Lamine, n'avait pas lieu de se plaindre d'avoir tout perdu.

Elle n'avait pas perdu grand-chose, penserait-elle — et pensant également, avec cette impondérable fierté, cette assurance discrète et inébranlable : Je suis moi, Khady Demba, alors que, les muscles des cuisses endoloris, la vulve gonflée et douloureuse et le vagin brûlant, irrité, elle se relèverait maintes fois par jour de l'espèce de matelas, morceau de mousse grisâtre et puant qui serait pour de si longs mois son seul lieu de travail.

Elle n'avait pas perdu grand-chose, penserait-t-elle.

Car jamais, au plus fort de l'affliction et de l'épuisement, elle ne regretterait la période de sa vie où son esprit divaguait dans l'espace restreint, brumeux, protecteur et annihilant des songes immobiles, au temps où elle vivait dans sa belle-famille.

Elle ne regretterait pas davantage l'époque de son mariage, quand chaque pensée n'était faite que de l'attente d'une grossesse.

Au vrai, elle ne regretterait rien, immergée tout entière dans la réalité d'un présent atroce et qu'elle pouvait se représenter avec clarté, auquel elle appliquait une réflexion pleine à la fois de pragmatisme et d'orgueil (elle n'éprouverait jamais de vaine honte, elle n'oublierait jamais la valeur de l'être humain qu'elle était, Khady Demba, honnête et vaillante) et que, surtout, elle imaginait transitoire, persuadée que ce temps de souffrance aurait une fin et qu'elle n'en serait certainement pas récompensée (elle ne pouvait penser qu'on lui devait quoi que ce fût pour avoir souffert) mais qu'elle passerait simplement à autre chose qu'elle ignorait encore mais qu'elle avait la curiosité de connaître.

2.

(fin de la partie III et du livre)

contrepoint

Chaque fois qu'on donnait de l'argent à Lamine en échange son travail, que ce fût dans l'arrière-cuisine du restaurant, Au Bec fin, où il lavait la vaisselle le soir, dans l'entrepôt où il déballait les marchandises un supermarché, sur un chantier, dans le métro, partout où il allait pour louer ses bras, chaque fois que les euros passaient de mains étrangères aux siennes il pensait à la fille, il l'implorait muettement de lui pardonner et de ne pas le poursuivre d'exécutions ou de songes empoisonnés. Dans la chambre qu'il partageait avec d'autres, il dormait sur son argent et rêvait de la fille. Elle le protégeait ou, au contraire, le vouait au pire. Et quand, à certaines heures ensoleillées, il levait son visage, l'offrait à la chaleur, il n'était pas rare qu'un demi-jour tombât soudain inexplicable, et alors il parlait à la fille et doucement il lui racontait ce qu'il advenait de lui, il lui rendait grâce, un oiseau disparaissait au loin.

2. Sympathie / empathie

Adam Smith, *Théorie des sentiments moraux*

As we have no immediate experience of what other men feel, we can form no idea of the manner in which they are affected, but by conceiving what we ourselves should feel in the like situation.

Comme nous n'avons aucune expérience immédiate de ce que les autres hommes ressentent, nous ne pouvons nous faire aucune idée de la manière dont ils sont affectés, sinon en concevant ce que nous ressentirions nous-mêmes dans une pareille situation.

Though our brother is upon the rack, as long as we ourselves are at our ease, our senses will never inform us of what he suffers. They never did, and never can, carry us beyond our own person, and it is by the imagination only that we can form any conception of what are the sensations.

Bien que notre semblable soit dans les tourments, tant que nous sommes tranquilles, nos sens ne nous informeront jamais de ce qu'il souffre. Ils ne nous ont jamais porté hors de notre propre personne, car ils ne le peuvent pas, et ce n'est que par l'imagination que nous pouvons avoir une conception de ce que sont ces sensations.

Neither can their faculty help us to any other way, than by representing to us what would be our own, if we were in his case. It is the impressions of our one senses only, not those of his, which our imagination copy.

Or, cette faculté ne peut pas non plus nous y aider d'une autre manière qu'en nous présentant ce que serait notre propre sensation si nous étions dans son cas. C'est exclusivement les impressions de nos sens, pas les siens, que notre imagination copie.

By the imagination we place ourselves in his situation, we conceive ourselves enduring all the same torments, we enter as it were into his body, and become in some measure the same person with him,...

En imagination nous nous plaçons dans sa situation, nous nous voyons endurer les mêmes tourments sans exception, nous entrons en quelque sorte dans son corps et devenons dans une certaine mesure la même personne que lui,

...and thence [we] form the same idea of his sensations, and even feel something which, though weaker in degree, is not altogether unlike them.

... et par là nous nous formons quelque idée de ses sensations et ressentons même, bien que plus faiblement, quelque chose qui n'y est pas entièrement étranger. »

Adam Smith, *The Theory of moral sentiments*, 1759.

ed. de Knud Haakonssen, Cambridge Texts in the history of philosophy, Cambridge University press, 2002.

Genèse d'un concept

Structure de *The Theory of moral sentiments*

Part I : Of the propriety of action
Section I Of the sense of propriety
Chap. 1 : Of sympathy

C'est sur une réflexion sur la sympathy, définie en termes tels qu'elle fonde l'empathie avant la lettre, que Smith fonde, dans la première partie de son traité, sa typologie des passions.

Sommaire du début de la première partie

Part I : Of the propriety of action
Section I Of the sense of propriety
[Chap. 1 : Of sympathy](#)
Chap. 2 : Of the pleasure of mutual sympathy
Chap. 3 : Of the manner in which we judge of the propriety or impropriety of the affections of other men, by their concord or dissonance with our own
Chap. 4 : The same subject continued
Chap. 5 : Of the amiable and respectable virtues

Section II : Of the degrees of the different passions which are consistent with propriety
Chap. 1 : Of the passions which take their origin from the body
Chap. 2 : Of the passions which take their origin from a particular turn or habit of the imagination
Chap. 3 : Of the unsocial passions
Chap. 4 : Of the social passions
Chap. 5 : Of the selfish passions

Section III : Of the effect of prosperity and adversity upon the judgment of mankind with regard to the propriety of action; and why it is more easy to obtain their approbation in the one state than in the other...

Etc.

Le mot même d'empathie procède de Robert Vischer, avec *Einfühlung*, (1872), et marque le passage de l'esthétique à la psychologie.

Kant

« Kant fait du concept smithien de sympathie l'une des maximes du sens commun. Première maxime : " Penser par soi-même ". Seconde maxime : " Penser du point de vue de n'importe qui d'autre ".

L'accès à l'universel n'est pas donné par l'abstraction ni par l'induction mais bien concrètement par l'empathie. (...) La seconde maxime que [Kant] appelle " mode étendu de la pensée ", est la maxime du jugement, notamment du jugement esthétique. C'est à partir de là que le concept d'empathie est devenu la clé de voûte de l'esthétique allemande pendant un siècle et demi. »

Gérard Gorland : « Naissance d'un concept », introduction à *L'Empathie*, coll. sous la dir. d'Alain Berthoz et Gérard Jorland, p. 47.

Sade

Histoire de Juliette, ou les prospérités du vice

Le pape Braschi complète l'initiation de Juliette, par la pratique et la théorie

[Juliette] : Te livres-tu souvent à ces excès ?

[Le pape Braschi] : Il n'est guère de jours où je ne m'y plonge, ô Juliette ! Il n'en est point où je ne me souille de sang...

— Mais, d'où vient donc ce goût monstrueux ?

— De la nature, mon enfant. Le meurtre est une de ses lois ; chaque fois qu'elle en éprouve le besoin, elle nous en inspire le goût, et nous obéissons involontairement. J'emploierai bien des arguments plus vigoureux pour te prouver la nullité de ce prétendu crime ; si tu le désires, je le ferai. Les philosophes ordinaires ont soumis l'homme à la nature pour s'accommoder aux idées reçues : prenant un vol plus rapide, je te prouverai, quand tu voudras, qu'il n'en dépend nullement.

— Mon ami, répondis-je, je te somme de ta promesse : cette dissertation, tu le sais, est une des clauses de notre pacte, remplis-la, nous en avons le temps.

— J'y consens, dit le philosophe mitré, écoute-moi : cela demande la plus grande attention.

De toutes les extravagances où l'orgueil de l'homme dût le conduire, la plus absurde, sans doute, fut le cas précieux qu'il osa faire de son individu. Entouré de créatures qui valaient autant et plus que lui, il se crut permis d'attenter impunément aux jours de ces êtres qu'il s'imaginait lui être subordonnés, et s'imagina qu'aucune peine, qu'aucun supplice pût laver le crime de celui qui attenterait aux siens. (...)

Aucun être, ici-bas, n'est exprès formé par la nature, aucun n'est fait à dessein par elle ; tous sont les résultats de ses lois et de ses opérations, en telle sorte que, dans un monde construit comme le nôtre, il devrait nécessairement y avoir des créatures comme celles que nous y voyons (...). Mais ces créatures ne sont ni bonnes, ni belles, ni précieuses, ni créées : elles sont l'écume, elles sont le résultat des lois aveugles de la nature, elles sont comme les vapeurs qui s'élèvent de la liqueur raréfiée dans un vase par le feu, dont l'action chasse de l'eau les parties d'air que cette eau contient. Elle n'est pas créée, cette vapeur, elle est résultative, elle est hétérogène, elle tire son existence d'un élément étranger, et n'a par elle-même aucun prix ; elle peut être ou ne pas être, sans que l'élément dont elle émane en souffre ; elle ne doit rien à cet élément, et cet élément ne lui doit rien.

(...) Allons plus loin. Ce meurtrier croit qu'il détruit, il croit qu'il absorbe, et, de là, naissent quelquefois ses remords : tranquillisons-le donc totalement sur cela, et si le système que je viens de développer n'est pas encore à sa portée, prouvons-lui, par des faits se passant sous ses yeux, qu'il n'a pas même l'honneur de détruire ; que l'anéantissement dont il se flatte quand il est sain, ou dont il frémit quand il est malade, est entièrement nul et qu'il lui est malheureusement impossible d'y réussir.

(...) Rien ne naît, rien ne périt essentiellement, tout n'est qu'action et réaction de la matière ; ce sont les flots de la mer qui s'élèvent et s'abaissent à tout instant, sans qu'il y ait ni perte, ni augmentation dans la masse de ses eaux ; c'est un mouvement perpétuel qui a été, et qui sera toujours, et dont nous devenons les principaux agents sans nous en douter, en raison de nos vices et de nos vertus.

(...) Mais n'y aurait-il pas de différence dans les espèces, et ne peut-il y avoir des meurtres d'une telle noirceur, qu'elle en puisse être révoltée ? Quelle bêtise à le supposer un moment ! Cet être qui vous paraît sacré, d'après vos futiles conventions humaines, peut-il donc se trouver d'un prix supérieur à vos yeux ? En quoi le corps de votre père, de votre fils, de votre mère, de votre sœur, peut-il être plus précieux à ses regards, que celui de votre esclave ? Ces distinctions ne sauraient exister pour elle ; elle ne les voit même pas ; il est impossible qu'elle les aperçoive ; et ce corps si précieux, d'après vos lois, se reproduira, se métamorphosera comme celui de cet ilote que vous méprisez autant. »

Œuvres complètes de Sade, J.J. Pauvert, 1987, tome 9, p. 165 sq.

Bergson, *L'Évolution créatrice*

« L'instinct est sympathie. Si cette sympathie pouvait étendre son objet et aussi réfléchir sur elle-même, elle nous donnerait la clé des opérations vitales, - de même que l'intelligence, développée et redressée, nous introduit dans la matière.

/ Car, nous ne saurions trop le répéter, l'intelligence et l'instinct sont tournés dans deux sens opposés, celle-là vers la matière inerte, celui-ci vers la vie. L'intelligence, par l'intermédiaire de la science qui est son œuvre, nous livrera de plus en plus complètement le secret des opérations physiques ; de la vie elle ne nous apporte, et ne prétend d'ailleurs nous apporter, qu'une traduction en forme d'inertie.

/ Elle tourne tout autour, prenant, du dehors, le plus grand nombre possible de vues sur cet objet qu'elle attire chez elle, au lieu d'entrer chez lui. Mais c'est à l'intérieur même de la vie que nous conduirait l'*intuition*, je veux dire l'instinct devenu désintéressé, conscient de lui-même, capable de réfléchir sur son objet et de l'élargir indéfiniment.

/(...) Par la communication sympathique qu'elle établira entre nous et le reste des vivants, par la dilatation qu'elle obtiendra de notre conscience, [l'intuition] nous introduira dans le domaine propre de la vie, qui est compénétration réciproque, création indéfiniment continuée. »

Bergson, *L'Évolution créatrice*, (chap. II : Les directions divergentes de l'évolution de la vie, Torpeur, Intelligence, Instinct ; Nature de l'instinct, PUF 1941 p. 176 sq.)

